
Concours d'entrée

Rapport Jury 2023

Grec



INTITULÉ DE L'ÉPREUVE :

Version grecque

- **SÉRIES : Lettres et Arts**
- **Épreuve écrite**

Cette année, l'option Lettres classiques répondait à une nouvelle configuration de l'épreuve, imposant d'une part un choix entre la version grecque ou la version latine à l'écrit, d'autre part une durée d'épreuve passant de 3h à 4h pour l'épreuve de version grecque. Le jury a eu l'heureuse surprise de constater que 37 candidates et candidats ont composé dans l'épreuve de version grecque, ce qui est sensiblement plus que ce que l'on pouvait observer lorsque le concours avait cette même configuration. Toutefois, le jury doit faire le constat d'une répartition très inégale des prestations des candidates et candidats et l'on peut observer globalement deux groupes de copies : il y a d'une part un lot important de copies qui ont été notées de 12 à 20 (16 copies sur 37, soit un peu plus de 43 %) qui ont manifesté une capacité plus ou moins développée à comprendre le texte, d'autre part un lot tout aussi important de copies notées de 0,5 à 6 (17 copies sur 37, soit presque 46 %) qui ont été manifestement désarçonnées face au texte qu'elles n'ont pas été en mesure de comprendre. Il n'y a presque pas eu de copies « intermédiaires », contrairement à ce qu'on observe en général dans un concours de ce type.

Le texte proposé cette année aux candidates et candidats était un extrait de l'*Oraison funèbre* de Lysias ; en dépit de l'allongement de l'épreuve, le jury avait veillé à conserver un niveau de difficulté similaire aux années précédentes et à ne pas trop allonger le texte à traduire. Seules les copies les plus faibles (notées en dessous de 1) ont été inachevées. Le texte était donc celui d'un orateur attique utilisant une langue parfaitement classique qui ne devait pas surprendre les candidates et candidats et évoquait un épisode fameux de l'histoire d'Athènes, la bataille de Marathon lors des guerres médiques en 490, qui devait aussi être suffisamment connu des candidates et candidats ; aucun détail du texte ne dépendait au demeurant d'une connaissance de l'événement au sens strict et l'on pouvait traduire sans avoir à s'appuyer sur un savoir extérieur au texte.

Pourtant les candidates et candidats ont souvent été gênés dans leur compréhension du texte parce qu'ils ne sont pas parvenus à identifier correctement certaines formes verbales ou nominales : l'opposition entre ἐκοῦσαν et ἄκουσαν n'a souvent pas été comprise, la seconde forme étant rattachée fautivement au verbe ἀκούω ; le génitif τῆς πόλεως a pu être pris à tort pour une forme de πόλεμος ou de πολέμιος ; le participe substantivé τοὺς ἐπιόντας a parfois été rattaché au verbe πίνω ; l'infinitif aoriste moyen πυθέσθαι du verbe courant πυνθάνομαι a été confondu avec un infinitif présent passif du verbe poétique rare πύθω (qui devrait être écrit πύθεσθαι), malgré son accent et l'aide fournie par le Bailly qui renvoie explicitement aux deux verbes aux deux entrées πύθεσθαι et πυθέσθαι.

Dans la première phrase, les erreurs ont surtout consisté dans des inexactitudes du sens qu'il fallait accorder à ἀγαπῶν, ἐλπίζων, ἔστειλε ou στρατιάν ; l'expression πεντήκοντα μυριάδας qui correspondait somme toute à une multiplication (50 x 10 000) a souvent fait les frais d'une erreur de calcul et le contingent envoyé par Darius (que désignait l'expression initiale ὁ τῆς Ἀσίας βασιλεὺς, qu'on pouvait traduire mot à mot) a subi des pertes considérables avant même le début des hostilités en passant de 500 000 hommes à 50 000 ; il fallait comprendre que στρατιάν était attribut de πεντήκοντα μυριάδας, mais on pouvait traduire par « une armée de 500 000 hommes ». Il fallait analyser correctement δουλώσασθαι comme un infinitif futur moyen, et non comme un passif, et donc lui donner le sens de « soumettre à sa puissance ».

Dans la deuxième phrase, la note « les généraux perses », pourtant claire, a induit en erreur certains candidats qui ont pensé qu'il s'agissait d'une traduction du participe ἡγησάμενοι et non de l'explicitation du sujet de ἀπέβησαν et par conséquent du participe, commettant ainsi à la fois un contre-sens et une faute grave de construction. Ce participe, d'une valeur circonstancielle temporelle-causale, gouvernait l'infinitif futur ἄρξειν (qu'il fallait traduire par un conditionnel en français pour marquer le futur dans le passé) ; dans la subordonnée conditionnelle, la place de τήνδε τὴν πόλιν (désignant la cité d'Athènes) indiquait que le groupe nominal était un COD en facteur commun de ποιήσαιντο et de καταστρέψαιντο. Dans la principale, le verbe ἀπέβησαν (de ἀποβαίνω) a souvent été mal compris : il avait, comme souvent, le sens technique de « débarquer ». Dans la fin de la phrase, relancé par le participe aoriste νομίσαντες, l'adverbe οὕτως a souvent été mal compris : il ne portait pas sur le participe qui le précédait, mais sur l'infinitive suivante et annonçait le εἰ suivant (« elle serait le plus dépourvue d'alliés dans le cas où... »), et non une consécutive. Dans la subordonnée hypothétique, le génitif absolu ἔτι στασιαζούσης τῆς Ἑλλάδος a été malmené soit parce qu'il n'était pas reconnu pour tel (la conjonction εἰ commandait la fin de la phrase τὸν κίνδυνον ποιήσαιντο), soit parce que le sens du participe στασιαζούσης n'était pas compris : la Grèce n'était pas en situation de sédition, mais se querellait et l'objet de cette querelle était explicité dans l'interrogative indirecte qui suivait : « pour savoir par quel moyen (ὧς τινι ... τρόπῳ) il fallait repousser les envahisseurs (τοὺς ἐπιόντας du verbe ἐπέρχομαι) ».

Dans la phrase suivante, le plus-que-parfait παρειστήκει a souvent été mal analysé, mais une copie a fort justement traduit « avait pris place dans leurs esprits » ; l'opinion (δόξα) était développée ensuite par ὡς (« selon laquelle ») qui introduisait un style indirect présenté avec les temps du discours direct (ἴασιν, πολεμήσουσι, ἤξουσι, ἀφίξονται, τολμήσειν), comme c'est souvent le cas en grec. Deux hypothèses étaient alors envisagées : soit (εἰ μὲν) que les Perses attaquent d'abord une autre cité, soit qu'ils (εἰ δ') se dirigent d'abord contre Athènes désignée par l'adverbe ἐνθάδε, en raison de la posture d'énonciation adoptée par Lysias. Dans le premier cas, les Perses considèrent qu'ils auront alors à combattre non seulement contre les habitants de cette cité, mais aussi contre les Athéniens qui viendront leur porter secours ; dans le second cas, ils considèrent qu'ils n'auront à affronter que les Athéniens car aucune autre cité ne se risquera, selon eux, à s'attirer la haine des Perses en venant défendre Athènes. Dans la première hypothèse, il fallait bien lire les mots dans l'ordre pour comprendre que dans ἐκείνοις καὶ Ἀθηναίοις il y avait bien deux groupes coordonnés, le pronom ἐκείνοις renvoyant aux habitants de cette autre cité qui serait attaquée par les Perses et ne pouvant (en l'absence d'article) être compris comme un adjectif démonstratif allant avec Ἀθηναίοις. L'apparition des Athéniens dans l'hypothèse première devait conduire les candidates et candidats à comprendre que dans l'explicitation donnée à cette intervention (γάρ) c'étaient bien les Athéniens qui étaient sujets du verbe ἤξουσι ; ce verbe de mouvement était en outre construit avec un participe futur (βοηθήσοντες) pour exprimer le but de leur venue : les Athéniens sont toujours là pour porter secours aux victimes d'une injustice (τοῖς ἀδικουμένοις), en l'occurrence une « opération spéciale » des Perses qui attaqueraient sans avoir été eux-mêmes agressés. Dans la seconde hypothèse, la poursuite du discours indirect pour rendre compte de la pensée des généraux perses a pour effet, comme il est fréquent en grec, de passer de l'indicatif à l'infinitif ; il suffisait de suivre l'ordre des mots pour construire d'une manière satisfaisante : οὐδένας ἄλλους τῶν Ἑλλήνων est le sujet du verbe τολμήσειν qui commande à son tour, après un participe circonstanciel à valeur temporelle-causale (ἐτέρους σῶζοντας), un second infinitif καταθέσθαι ayant pour sujet φανεράν ἔχθραν (« une haine déclarée ») ; la multiplication des pronoms a souvent troublé les candidates et candidats : πρὸς ἐκείνους renvoyait cette fois aux Perses, les plus éloignés, tandis que ὑπὲρ αὐτῶν renvoyait à οὐδένας ἄλλους τῶν Ἑλλήνων (nous rappelons qu'il n'y a pas de réfléchi indirect en prose classique : dans la phrase où se trouve ce groupe, c'est φανεράν ἔχθραν qui est le sujet ; le pronom de rappel renvoie donc au groupe le plus proche, à savoir les autres Grecs).

La courte phrase suivante (οἱ μὲν τοίνυν ταῦτα διανοοῦντο) mettait fin aux réflexions au style indirect des généraux perses qui étaient désignés par οἱ μὲν ; la particule τοίνυν soulignait la

fin de ces réflexions et le pronom ταῦτα renvoyait à ce qui précédait, à savoir les réflexions en question. L'imparfait du verbe contracte διανοέομαι semble avoir perturbé certains candidats qui ne l'ont pas compris.

Il fallait ensuite prendre ensemble le groupe οἱ δ' ἡμέτεροι πρόγονοι qui s'opposait à οἱ μὲν et renvoyait donc aux ancêtres des Athéniens auxquels s'adresse Lysias. Le jury a ensuite accepté plusieurs solutions pour la construction de οὐ λογισμῶ εἰδότες en admettant que la négation pouvait porter soit sur le simple mot au datif, soit sur le participe. Dans la deuxième partie de la phrase la proximité de θάνατον et ἀθάνατον a souvent troublé les candidates et candidats : en respectant l'ordre des mots, on pouvait pourtant trouver la construction assez facilement : le verbe d'opinion au participe νομίζοντες, qui se rapportait à οἱ ἡμέτεροι πρόγονοι, était normalement construit avec une infinitive dont le sujet était τὸν εὐκλεῖα θάνατον (avec enclave de l'adjectif épithète) et le COD ἀθάνατον... λόγον ; le groupe περὶ τῶν ἀγαθῶν devait représenter plutôt un neutre pluriel se rapportant au contenu de ce renom immortel (mais on a pu accepter qu'il corresponde à un masculin pluriel). Après les deux participes apposés au sujet εἰδότες et νομίζοντες, arrivait enfin la suite de la phrase principale présentée dans un chiasme opposant un sujet et son complément dans le balancement classique οὐκ ... ἀλλὰ (οὐκ ἐφοβήθησαν τὸ πλῆθος τῶν ἐναντιῶν / τῆ αὐτῶν ἀρετῆ μᾶλλον ἐπίστευσαν) : cette fois, Lysias devait bien utiliser le réfléchi puisque les Athéniens étaient le sujet du verbe ἐπίστευσαν et « possesseurs » du courage sur lequel ils pouvaient compter.

La dernière phrase s'ouvrait sur un participe circonstanciel à valeur causale (αἰσχυρόμενοι) : la honte éprouvée par les Athéniens est explicitée par la subordonnée introduite par ὅτι (« pleins de honte de savoir les barbares dans leur pays ») ; dans cette subordonnée, on a cette fois, tout à fait régulièrement, le pronom de rappel non réfléchi (et non enclavé) αὐτῶν pour exprimer la possession avec le groupe ἐν τῇ χώρᾳ : il s'agit du territoire des Athéniens envahi par les barbares (οἱ βάρβαροι), sujet de la subordonnée. La première principale a été souvent malmenée, en dépit de sa simplicité (sans doute, à la fin de la version, certains candidats ont-ils commencé à se disperser) : il y a eu principalement deux erreurs commises : d'une part la forme πυθέσθαι, comme il a été dit plus haut, n'a pas été identifiée ; d'autre part, de nombreux candidats n'ont pas vu que τοὺς συμμαχοὺς était le sujet des deux infinitifs πυθέσθαι et βοηθῆσαι. Dans la seconde principale, le verbe ᾤήθησαν semble ne pas avoir été toujours bien identifié ; l'expression χάριν εἰδέναι n'a presque jamais été comprise, l'infinitif εἰδέναι étant rapporté à tort non à οἶδα mais à ὁράω (à cause de la proximité avec l'aoriste εἶδον) : il s'agissait pour les Athéniens de ne pas « avoir de la reconnaissance » à d'autres pour leur salut, mais que la situation soit exactement symétrique et que ce soient les autres Grecs qui en eussent pour eux-mêmes (σφίσιν αὐτοῖς). Le jury a été relativement indulgent pour la traduction de cette dernière proposition, dès lors que le sens global était compris.

Il convient, comme tous les ans, de rappeler que le jury, conscient que bien des candidates et candidats ont commencé l'apprentissage du grec parfois récemment, est compréhensif pour toutes les fautes qui tiennent à la non reconnaissance d'une forme verbale ou nominale ou à l'ignorance d'un fait de syntaxe propre au grec ; mais il est impitoyable lorsque les erreurs ne concernent que le français : les verbes du 3^e groupe (attendre, craindre) ont été massacrés plus d'une fois ; l'accord du sujet et du verbe n'est pas toujours respecté et certaines constructions de subordonnées sont plus que fantaisistes. Toutes ces fautes, parfois présentes dans de bonnes traductions, sont toujours comptabilisées, même lorsque le forfait de pénalités pour ce qui est de la traduction du grec au sens strict est atteint.

INTITULÉ DE L'ÉPREUVE :

Explication d'un texte grec

- **SÉRIES : Lettres et Arts**
- **Épreuve orale**

Nombre de candidats interrogés (ép. Orale) : 12

Membres du jury : Catherine BROC-SCHMEZER, Anne-Sophie Noel

Cette année, 12 candidates et candidats ont été admissibles dans la série Lettres Classiques. 5 ont été admis sur liste principale.

La moyenne s'est élevée à 10,33 (15,8 pour les admis), avec des notes s'échelonnant entre 5 et 18. Cette moyenne est assez nettement inférieure à celle de la session 2022, les mauvaises et bonnes notes étant à peu près également réparties entre les deux auteurs (on peut être surpris qu'un texte aussi facile que *Daphnis et Chloé* n'ait pas donné lieu à de meilleures prestations).

Le jury a pu entendre quelques bonnes, voire très bonnes explications de texte, éparpillées au milieu de prestations d'un niveau beaucoup plus médiocre. Les deux textes au programme (Longus, *Daphnis et Chloé*, Livre I et II ; Aristophane, *Les Oiseaux*), particulièrement beaux, riches et intéressants à commenter, présentaient des difficultés modérées, de diverse nature ; on a pu déplorer à nouveau une connaissance très superficielle voire inexistante de ces œuvres chez la plupart des candidates et candidats, qui n'ont malheureusement pas été capables d'en apprécier le charme ou l'humour.

On a constaté dans ce cas une tendance à plaquer le thème de culture antique (« l'homme et l'animal ») sur les textes au détriment de la lecture fine et détaillée d'un passage précis qui ne nécessitait pas forcément de mobiliser cette thématique, même pour certains candidats de bon niveau. Il faut pourtant avoir le courage et l'intégrité de rendre compte d'un texte précis dont l'explication doit précisément venir cerner les spécificités et les enjeux propres. Ainsi, commenter le passage narratif de la fuite de Daphnis hors du bateau des pirates, aidé par les bœufs qui sautent à l'eau, guidés par le son de la flûte (I.30), comme un passage qui met en valeur la vie des bergers et la force des bœufs relevait d'un contresens énorme. Il s'agissait bien plutôt d'étudier ici la dramaturgie et le rythme singuliers d'une scène d'action conduisant à un retournement de situation, qui s'inspire du modèle épique ancien tout en l'adaptant à l'esthétique naissante du roman.

Parmi d'autres lacunes criantes qui viennent d'emblée saper la performance des candidates et candidats, on notera aussi l'incapacité à identifier un locuteur (c'est-à-dire à répondre à la question pourtant simple : qui parle ?), en l'occurrence le vieux berger Philétas dans *Daphnis et Chloé*, alors même que le personnage joue un rôle essentiel dans le roman en tant que médiateur dans la découverte de l'amour (II, 4-5). Pour l'étude de la comédie, comme en 2019 où les *Guêpes* d'Aristophane figurait au programme, on constate encore que la plupart des candidates et candidats ne savent pas mobiliser des éléments basiques de la composition dramatique (les parties du prologue, de la parabase, ou même la notion de dialogue en vers, sans parler de la stichomythie). Ils doivent également avoir quelques notions sur les conditions matérielles de la représentation théâtrale dans l'Athènes du V^e siècle avant J.-C. (le bâtiment de scène/*skéné*, l'orchestra sont des éléments apparemment méconnus) : les tragédies et les comédies grecques antiques étaient en premier lieu des performances théâtrales, c'est donc

une nécessité pour tout lecteur de khâgne de se représenter au moins quelques éléments simples structurant l'espace scénique dans le théâtre de Dionysos, le jeu des acteurs, ainsi que la réception de ces drames par les spectateurs.

La prestation doit commencer par une introduction, certes brève, mais existante, qui doit préciser rapidement à quel endroit se situe le texte dans une œuvre censée bien connue. Elle permet ainsi de faire ressortir le détail du texte sur l'arrière-plan que constitue l'œuvre entière : c'est bien là l'intérêt d'une épreuve sur programme. Elle ne doit pas donner le plan du texte, qui sera présenté après la lecture et la traduction du passage.

Au début de l'épreuve, la qualité de la lecture dit déjà beaucoup du reste de l'épreuve : il est important de lire le texte sans précipitation, en articulant, et de montrer qu'il veut déjà dire quelque chose à la lecture seule, avant toute traduction. La prononciation doit être exacte et précise (attention aux aspirations placées mal à propos ; si l'on fait le choix de prononcer les accents, ils doivent être *tous* à la bonne place) ; les candidates et candidats doivent s'entraîner à lire pendant l'année et au moment de la reprise, avoir la présence d'esprit de ne pas répéter leurs erreurs éventuelles mais de les corriger.

On rappellera aussi que la traduction doit se faire en reprenant les groupes de mots par unité syntaxique. Toutefois, cela doit se faire dans le respect de l'ordre des mots en grec (dans la mesure du possible) : bouleverser l'ordre des mots grecs, en calquant sur l'ordre des mots français, n'est pas une bonne technique. Au moment de la traduction, pour un texte poétique, il faut veiller, dans le mot-à-mot, à restituer correctement les voyelles élidées (les hésitations ou erreurs révèlent immédiatement des flottements morphologiques ou syntaxiques). On conseille donc aux candidates et candidats de réfléchir à la voyelle élidée pendant le temps de préparation, et non au moment de passer l'épreuve.

Dans des textes faciles comme *Daphnis et Chloé*, il est encore plus nécessaire d'être rigoureux sur les temps (imparfait/aoriste, etc.), sur le nombre et sur tous les détails, petits mots, particules, qui ont parfois beaucoup plus d'importance qu'il n'y paraît. Pour la langue poétique d'Aristophane, il faut savoir reconnaître la tmèse. On notera aussi des erreurs récurrentes sur des éléments syntaxiques qui requièrent de la précision : la reconnaissance des pronoms et adjectifs démonstratifs ; la distinction entre les pronoms démonstratifs et les pronoms corrélatifs (ταῦτα n'est pas équivalent à τοιαῦτα ni à τοσαῦτα) ; ὅσα n'est pas un démonstratif mais un pronom relatif. Pour la morphologie verbale, on attend que les paradigmes des verbes en -μι soient connus, au moins pour les temps les plus courants. Enfin, on ne saurait que trop conseiller aux candidates et candidats de ne pas demander aux membres du jury de traduire à leur place – une demande au pire désinvolte, au mieux maladroite.

On attend plus du commentaire d'un texte qui a été préparé pendant l'année que d'un texte improvisé. Il convient de dégager les mouvements qui structurent un passage. Si le candidat propose un commentaire composé, les axes d'études doivent être clairement annoncés et logiquement articulés. Sans s'éloigner du texte précis proposé pour l'épreuve, on peut tout de même montrer comment la connaissance du reste de l'œuvre permet d'éclairer le passage, ou montrer comment il se rapproche, ou se distingue, d'autres textes déployant des thématiques similaires. Par exemple, il est bienvenu de mettre en relation le récit de la découverte de l'amour par Chloé avec celle de Daphnis racontée un peu plus tard dans le livre I, et de percevoir dans les deux passages les similitudes et les divergences.

Pour l'étude des *Oiseaux*, il faut savoir bien restituer la place d'un extrait dans l'économie globale du drame (prologue, parabase, scène iambique, etc.). Dans le cas d'une comédie, il est bien évidemment essentiel de percevoir et d'expliquer les différents registres d'humour et de comique (sans confondre pour autant « comique » et « ridicule », qui ne sont pas

synonymes). Trop de candidates et candidats manquent cette dimension, qui fait pourtant partie du plaisir qu'on espère leur voir ressentir quand ils étudient ce genre d'œuvres. L'explication d'un extrait de comédie doit se donner pour but de restituer ce qui était susceptible de faire rire les spectateurs d'hier (comme d'aujourd'hui) : l'humour verbal (par exemple, les jeux de mots récurrents dans la pièce sur des noms d'oiseaux, 832, 833, ou encore le sens du nom de la nouvelle cité fondée dans le ciel, « Néphélococcygie »). Le comique de situation et l'humour physique et corporel doivent aussi être lus entre les lignes des dialogues : quand Pisthétairos affuble d'ailes le Sycophante, ou quand un Prométhée de comédie, très différent de son modèle hésiodique, entre sur scène caché sous une ombrelle parce qu'il craint le regard de Zeus. Les aspects concrets du jeu et des *realia* mobilisées dans les dialogues doivent aussi être perçus et restitués, car ils confèrent à certaines répliques et certaines scènes toute leur saveur, comme lorsque Pisthétairos menace le sycophante de le faire tourner comme une toupie (1465) : c'est une façon imagée de lui annoncer les coups de fouet qu'il va prendre s'il ne quitte pas Coucouville-les-Nuées à tire d'aile, car les enfants grecs utilisaient, comme aujourd'hui, une lanière ou une baguette en bois pour faire tourner leurs toupies. Enfin pour la comédie également, le jury peut demander aux candidates et candidats de scander un petit nombre de trimètres iambiques et de savoir repérer les coupes. Les remarques sur la prosodie ne se suffisent toutefois pas à elles-mêmes, mais elles peuvent venir appuyer un commentaire stylistique, en mettant en relief, par exemple, la place d'un terme important dans un vers.

On peut comprendre que le contexte de fatigue et de stress cause des contre-performances. Le jury rappelle que, s'il cherche à être juste, il demeure aussi fondamentalement bienveillant, et ne cherche qu'à aider les candidates et candidats à donner le meilleur d'eux-mêmes. Le temps de reprise est essentiel, on le répète, car les candidates et candidats peuvent revenir sur leurs erreurs et les corriger : dans ce cas-là, le jury ne les pénalise plus. Plutôt que de répéter une traduction erronée ou de rester arc-bouté sur des interprétations sans fondement, en montrant une assurance de mauvais aloi, il faut donc se remettre en question et réagir avec à-propos, en saisissant les questions posées par le jury comme des occasions d'améliorer sa performance et d'approfondir sa réflexion.

On répétera donc une fois de plus que la réussite de cet oral repose essentiellement sur le travail approfondi des œuvres au programme tout au long de l'année. Cela semble une évidence, mais chaque année, des échecs viennent montrer que ce travail n'est pas effectué. Cette épreuve sur programme constitue la spécificité du concours de l'ENS de Lyon par rapport à l'ENS de Paris et doit être préparée comme telle. Un travail régulier permet non seulement de venir à bout des difficultés grammaticales et de la traduction, mais aussi de s'appropriier l'œuvre afin de produire un commentaire nourri et pertinent.

Textes tirés au sort :

Daphnis et Chloé

- I.13.1-5
- I.17-18
- I.30
- II. 3.1-4.3
- II.4-5

Les Oiseaux

- 27-59
- 465-492
- 685-715

- 801-835
- 904-940
- 1437-1469
- 1494-1530

INTITULÉ DE L'ÉPREUVE :**Analyse en langue étrangère d'un texte étranger hors programme - Grec**

- **SÉRIES : Lettres et Arts, Langues Vivantes et Sciences Humaines**
- **Épreuve orale**

Nombre de candidats interrogés (ép. Orale) : 7

Membres du jury : Anne-Marie GONIDOU, Catherine BROCC-SCHMEZER

Le jury a entendu 7 explications hors-programme cette année. Les notes se sont étendues entre 2 et 20 (2, 9, 10, 11, 15, 15, 20), ce qui prouve que cette épreuve peut vraiment faire la différence. La moyenne se situe à 11,71, ce qui revient au niveau de 2021, mais reste en-dessous de celui de 2019 (15,14). Les textes proposés aux candidates et candidats, correspondant à la thématique « l'homme et l'animal », sont les suivants :

Euripide, *Hippolyte*, vers 1218-1229

Épictète, *Entretiens*, I, 16, 16-21

Entretiens, II, 9, 1-7

Xénophon, *Economique*, 13, 7-9

Mémorables II, 7, 13-14

Lucien, *Les ressuscités ou Le pêcheur*, 36-37

Isocrate, *Eloge d'Hélène*, 25-26.

Le hasard du tirage a fait qu'un seul texte de poésie est tombé cette année. C'est aussi celui qui a donné lieu à la meilleure note (20/20). Après une lecture fluide, et une traduction sobre et précise, la candidate ou le candidat a montré ce qui faisait le cœur de la scène : la peur des cavales devant le taureau monstrueux suscité par Poséidon, peur qui causera la mort d'Hippolyte. Son propos, articulé en trois temps (expression de la terreur comme code de la tragédie ; recherche esthétique dans le traitement par hypotypose ; ironie tragique) témoignait à la fois d'une bonne connaissance des genres littéraires, d'une sensibilité à la langue qui lui a permis de déceler les termes à connotation épique, et d'une sensibilité à la versification qui lui a permis de mettre en valeur le rejet du sujet de la proposition finale, accroissant la dimension mystérieuse de l'apparition du taureau. La reprise a permis de préciser dans quelle mesure il était légitime de parler ici « d'ironie tragique ». L'ensemble était présenté avec précision et sobriété.

On rappellera ici les consignes pour cet exercice. Il convient tout d'abord d'introduire brièvement le texte (quelques mots sur l'auteur et/ou sur la thématique propre au texte, etc.). La lecture même du texte constitue déjà un élément décisif, qu'il convient de soigner et de préparer (respect des élisions dans les textes poétiques, τε enclitique lu avec le mot qui le précède, même si, pour le sens, il annonce καί, etc.). On veillera notamment à la cohérence de cette lecture : si l'on prononce les esprits – ce qui est une excellente chose –, il faut les prononcer à bon escient et résister à la tentation de prononcer une aspiration sur tout mot commençant par une voyelle. Il en va de même pour les accents qui, s'ils sont prononcés, doivent l'être au bon endroit : faute de quoi, on aboutit à l'exact inverse de ce pour quoi ces signes ont été inventés ! Il n'est pas interdit de rouler les r, mais cela ne saurait impressionner le jury si à une prononciation un peu ostentatoire n'est pas adjointe une connaissance de base des principaux paradigmes de la grammaire.

La traduction doit être faite petit groupe de mots par petit groupe de mots, *en gardant l'ordre de la phrase grecque* – ce que plusieurs candidats semblent avoir ignoré cette année. Pour

s'y préparer, il faut bien connaître les paradigmes et les temps primitifs des verbes les plus courants. Beaucoup d'erreurs classiques ont été faites sur les voix, les temps, les sens de αὐτός, la syntaxe de ἄν, πότε confondu avec τότε ; ὡς n'est pas nécessairement comparatif mais peut aussi, lorsqu'il accompagne un participe, préciser le sens de ce dernier : « en tant que ». Malgré la thématique de l'année, quelques animaux sont passés inaperçus, comme les πῶλοι qui n'étaient pas des « jeunes hommes », mais des poulains (le terme de πωλοδάμναις utilisé dans la même phrase pouvait aider à le deviner) ; de même, l'ἄηδών, associé à un κύκνος, n'était pas un aède, mais le rossignol, auquel Épictète se compare.

La qualité du commentaire dépend, bien sûr, de celle de la traduction. Lorsqu'un texte n'est pas compris du tout, il n'est guère utile de plaquer un long commentaire tiré de la préparation de l'année, mais sans lien réel avec le texte. On évitera également de faire d'Épictète, grand représentant du stoïcisme, un épicurien, même s'il semble considérer l'animal comme un homme *déviant* et utilise le verbe ἀπεκλίναμεν. On notera, inversement, des formules heureuses comme celle qui résume bien l'extrait proposé en disant qu'Épictète invite ses auditeurs/lecteurs à « ne pas céder le moindre pouce à l'animalité en nous ».

La reprise a pour but d'aider le candidat ou la candidate à parvenir à une traduction juste et à donner à nouveau démonstration de son savoir et de sa réactivité. Les meilleurs candidats l'ont bien compris : chaque minute de l'épreuve « compte », y compris la dernière.

On terminera ce rapport en soulignant le bon niveau de certaines des prestations entendues, alors mêmes qu'elles ne venaient pas de spécialistes de langues anciennes, ce qui augure très bien de personnalités intellectuelles ouvertes et conscientes de l'apport que les langues anciennes peuvent apporter aux autres disciplines.